

Sarrazin, Hélène (1985) *Élisée Reclus ou la passion du monde*. Paris, La Découverte, 266 p.

Nicolas-Obadia, Georges (1984) *L'espace originel, axiomatisation de la géographie*. Berne, Ed. Peter Lang (Coll. Erastosthène) 317 p.

André-Louis Sanguin

Volume 30, numéro 81, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021820ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021820ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sanguin, A.-L. (1986). Compte rendu de [Sarrazin, Hélène (1985) *Élisée Reclus ou la passion du monde*. Paris, La Découverte, 266 p. / Nicolas-Obadia, Georges (1984) *L'espace originel, axiomatisation de la géographie*. Berne, Ed. Peter Lang (Coll. Erastosthène) 317 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 30(81), 435–438. <https://doi.org/10.7202/021820ar>

Le livre se divise en treize grands chapitres qui font en moyenne vingt-cinq pages chacun. Les chapitres portent des titres classiques : la population avant l'ère moderne, la population à l'ère moderne, les migrations, la culture, les langues et autres formes de communication, la religion, les entités politiques, les économies pré-industrielles, les économies contemporaines, les « settlements » ruraux et urbains, l'impact humain sur l'environnement, et les scénarios du futur.

Les auteurs réussissent assez bien à marier la démarche de l'analyse spatiale et celle de l'analyse écologique. Ils réduisent toutefois l'analyse régionale — la troisième forme d'analyse souvent identifiée par les géographes anglo-saxons lorsqu'ils discutent des grandes démarches de la discipline — à sa dimension classificatoire : « One approach is called regional geography because it first divides the world into areas or regions » (p. 6). Pas surprenant dès lors que la géographie régionale soit dévalorisée (dans ce texte mais aussi en général). Cette façon que nous avons de lui faire diviser le monde a priori en fait une gêneuse puisque les divisions restent arbitraires et le plus souvent insatisfaisantes. Les auteurs enseignent qu'il s'agit d'abord de repérer une région et d'étudier ensuite les relations spatiales et écologiques qu'on y trouve. Ne faudrait-il pas procéder à l'inverse et littéralement reconstruire les régions à partir des relations spatiales et écologiques, surtout de celles que Sayer a appelé « relations de substance » dans *Method in Social Science*.

Ce léger travers méthodologique est compensé par le brio avec lequel la perspective « géométrisante » de l'analyse spatiale est articulée à celle plus englobante de l'analyse écologique. On retrouve, en filigrane dans le texte, la nouvelle attitude qui nous fait passer du spatial au territorial. Il faut d'ailleurs noter que la reconstruction régionale, telle qu'évoquée au paragraphe précédent, procède directement de cette attitude « structurationniste ».

Comme c'est souvent le cas de ces manuels, l'information est à jour et les illustrations sont remarquables. Les photographies, cartes, cartogrammes, graphiques et tableaux ont été sélectionnés avec soin. Les auteurs ont su exploiter à fond la recherche de pointe et présenter des résultats importants de façon attrayante. Des questions nouvelles, celle de l'espace personnel par exemple, sont abordées. La critique sociale ne manque pas : ainsi, les études de Horvath sur l'« espace-machine » et, bien sûr, la question de la dégradation de l'environnement occupent des places de choix. Chaque chapitre est suivi d'une très abondante bibliographie qui marie habituellement bien les classiques de la discipline et les travaux récents.

En somme, ce dernier-né de la série des manuels d'introduction à la géographie humaine montre que le genre s'améliore. Force est de reconnaître que la concurrence effrénée que se livrent les maisons d'édition de langue anglaise pour pénétrer le marché des « colleges » peut être garante de qualité.

Paul Y. VILLENEUVE
Département de géographie
Université Laval

SARRAZIN, Hélène (1985) *Élisée Reclus ou la passion du monde*. Paris, La Découverte, 266 p.

L'ouvrage d'Hélène Sarrazin évoque avec beaucoup de chaleur l'histoire d'Élisée Reclus en la replaçant dans son époque (la seconde moitié du XIX^e siècle) et dans sa très large famille qui eut, pour lui, une importance considérable. En fait, ce livre constitue une saga intellectuelle mouvementée où Reclus apparaît comme un savant, un sage, un passionné mais aussi et surtout pour ce qu'il fut, c'est-à-dire un géographe anarchiste.

Malheureusement, l'ouvrage renferme un certain nombre de lacunes. La première tient dans le fait que le texte aborde bien peu le Reclus-géographe, sa pratique et sa production géographique. En d'autres mots, la biographie l'emporte sur la géographie ! L'autre lacune

majeure est l'ignorance systématique dont a fait preuve l'auteure vis-à-vis d'ouvrages pertinents concernant Reclus parus il y a quelques années. Cela permet de toucher du doigt l'un des plus graves problèmes actuels dans l'information scientifique, à savoir le cloisonnement rigide entre sphères linguistiques différentes et l'ignorance complète sur ce qui s'écrit à l'étranger à propos d'un même sujet. Aucune allusion n'est faite à l'excellent ouvrage de Gary Dunbar (*Élisée Reclus, Historian of Nature*. Hamden, Archon Books, 1978, 193 p.) dont l'analyse très fine permet de mieux saisir les diverses facettes de l'œuvre du maître. Rien n'est dit sur le livre fascinant de Marie Fleming (*The Anarchist Way to Socialism, Élisée Reclus and Nineteenth-Century European Anarchism*. London, Croom Helm, 1979, 299 p.) qui définit le mouvement anarchiste français et international de 1830 à 1905 et identifie le rôle politique de Reclus, sa liaison entre la théorie anarchiste et l'espace géographique. Aucune allusion non plus au numéro spécial de la revue *Hérodote* (*Élisée Reclus, un géographe libertaire*, 1981, n° 22, 160 p.) pourtant publié par le même éditeur que le livre recensé ici ! De même est complètement passée sous silence la longue et belle présentation (99 p) rédigée par Béatrice Giblin pour l'édition abrégée 1982 de *L'Homme et la Terre* (également aux Éditions La Découverte !). Enfin, le lecteur ne manque pas d'être étonné par la minceur de la bibliographie où assez peu d'écrits de Reclus sont mentionnés tandis que *La Terre*, premier livre de sa célèbre tétralogie, est carrément passé sous silence.

Le livre d'Hélène Sarrazin applique aux événements un traitement complètement différent de ceux de Dunbar et de Fleming. Il contient beaucoup moins de détails scientifiques et beaucoup plus de touches anecdotiques. Les liens semblent peu visibles entre la pratique géographique et les idées politiques de Reclus. De plus, l'auteur laisse entendre en page 27 de son ouvrage que Reclus aurait suivi les cours de Ritter à Berlin en 1851. Or, tel n'est pas l'avis de Dunbar. Il n'est pas vrai, soutient-il, que Reclus ait été attiré à Berlin parce qu'il voulait étudier avec Carl Ritter. Reclus n'avait jamais entendu parler de Ritter avant d'arriver à Berlin. Il n'y a aucune indication que Reclus ait eu un contact intime avec Ritter et qu'il l'ait visité.

Néanmoins, madame Sarrazin montre fort bien comment Élisée Reclus appartenait à cette génération, aujourd'hui disparue, de géographes qui firent l'acquisition de la connaissance de l'espace terrestre au fil des kilomètres de marches solitaires. C'est ainsi qu'on apprend que Reclus, en compagnie de son frère Élie, mirent 21 jours à pied, en septembre 1851, pour effectuer le trajet Strasbourg-Orthez (Pyrénées Atlantiques). En 1852, Reclus, lors d'une randonnée à proximité des rapides de Shannon (Irlande), découvre sa vocation de géographe et une certaine idée de la géographie : « C'est là, dans ce site gracieux, que naquit en moi l'idée de raconter les phénomènes de la Terre ». En 1856, ses très longues explorations et le terrain parcouru dans et autour de la Sierra Nevada de Santa Marta, dressée au-dessus de la Caraïbe colombienne, fournirent les bases de sa première grande publication scientifique. Contrairement à Humbolt qui avait décrit cette région sans l'explorer, Reclus est mandaté par sa seule volonté pour faire entrer la Sierra Nevada dans le corpus des connaissances européennes. Cela donna en 1861 son très beau livre *Voyage à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe. Paysages de la nature tropicale* (Hachette).

Je suis un géographe, disait Reclus, mais je suis par dessus tout un anarchiste. Hélène Sarrazin analyse avec beaucoup de justesse comment Reclus ne fut ni marxiste ni anarchiste tolstoïen ni positiviste comtien. Il fréquente les plus grands noms anarchistes de la fin du XIX^e siècle : Bakounine, Kropotkine, Metchnikov ainsi qu'un menchevik populiste comme Plekhanov. La symbiose entre le fédéralisme proudhonien-fouriériste et le socialisme humaniste l'amena à cet anarchisme typiquement reclusien. Ce dernier mettait l'accent sur les vertus des communautés coopératives et égalitaires et, conséquemment, critiquait la centralisation, la hiérarchie, les privilèges, la spécialisation et la domination. En réalité, l'anarchisme reclusien représente une sorte de théorie spatiale du *socialisme libertaire*, devenu anti-étatiste à cause de circonstances historiques ayant aliéné des gens comme Reclus de toute forme de politique parlementaire. Ainsi, la vision anarcho-reclusienne de la société future est-elle généralement plus décentralisée et moins technologique que la vision marxiste.

Dans le livre de Sarrazin, on voit très bien comment Reclus fut un *géographe engagé* prenant position sur le plan politique contre les pouvoirs établis. Le lourd silence qui était retombé, jusqu'à récemment, sur son œuvre monumentale témoigne du refus de l'establishment, quel qu'il

soit, de reconnaître une géographie engagée qui se voulait aussi appliquée; silence de la géographie universitaire française, rejet par la «géographie marxiste» en URSS.

Contestataire de l'ordre établi et protestant rigide, prisonnier politique et exilé, végétarien et nudiste, libre penseur et féministe, esprit encyclopédique et géographe polyvalent, Élisée Reclus ressort, sous la plume d'Hélène Sarrazin, comme un être passionné, une sorte de Pierrot lunaire mais aussi et surtout comme ce «maître-géographe pas comme les autres» d'où l'attrait irrésistible qu'il exerce aujourd'hui.

André-Louis SANGUIN
Institut de géographie
Université d'Angers

NICOLAS-OBADIA, Georges (1984) *L'espace originel, axiomatisation de la géographie*. Berne, Ed. Peter Lang (Coll. Erastosthène) 317 p.

Écrit dans le prolongement d'une thèse de doctorat d'État intitulée *Le héros de l'espace : l'axiome chorologique*, ce livre est une évocation volontaire du péché originel des géographes, la description de la terre-mère, source d'une curiosité insatiable et inassouvie, ressort essentiel de l'histoire de la géographie. Les fondements de la pensée géographique sont ainsi éclairés par l'étude de la manière dont les géographes fonctionnent affectivement, intellectuellement et idéologiquement.

La première partie de l'ouvrage intitulée «Géographie et science» pose le problème de l'unité de la géographie. Pour surmonter ce défi, l'auteur propose la prise en compte d'un objet conceptuel plutôt que la solution pluridisciplinaire fondée sur la définition d'un domaine, de méthodes et de techniques. La seconde partie, «Théorie géographique et doctrines géographiques», montre qu'en dépit des raps idéologiques (néo-darwinisme, systémisme, néomarxisme, éclectisme, positivisme, radicalisme...), les géographes peuvent développer un point de vue scientifiquement autonome répondant à une demande sociale. La troisième partie, «Épistémologie de la géographie», expose quelques-unes des principales utilisations de l'espace chez les géographes : 1) l'espace géographique comme explication globale de la société; 2) la négation de l'existence de l'espace géographique; 3) le dualisme spatial (nature/homme, nature/société) accompagné ou non d'un syncrétisme descriptif.

Dans cette troisième partie, une attention particulière est accordée au paradigme quantitatif qui confond, selon l'auteur, la neutralité du discours mathématique avec l'objectivité des données numériques spatialisées. La quatrième partie de cet ouvrage est intitulée «Axiomatisation de la géographie». Y sont posés les fondements d'une logique de l'espace géographique, considérée comme un ensemble de règles utilisées implicitement ou explicitement par les géographes de tous les pays et de tous les temps. Cette logique spatiale unique n'est pas employée de manière uniforme par les géographes de même que les joueurs d'échecs ne pratiquent pas tous le même jeu, en dépit de l'existence de règles universelles.

À notre avis, c'est dans cette dernière section de l'ouvrage que se trouvent réunis les meilleurs éléments de la réflexion de G. Nicolas-Obadia. Pour lui, l'espace est défini comme la relation entre les objets. Dès lors, l'espace géographique n'est qu'un espace parmi tous les espaces possibles et il est la relation entre les objets situés à la surface de la terre. Ces objets se définissent axiomatiquement. D'où, pour l'auteur, la proposition de trois axiomes de la géographie : 1) l'axiome chorologique : peut être géographique tout objet, matériel ou immatériel, différenciant l'espace terrestre; 2) l'axiome de situation : peut être géographique tout objet, matériel ou immatériel, en rapport spatial avec un objet situé en un autre lieu de la terre; 3) l'axiome de succession : peut être géographique tout objet dont les rapports non exclusivement spatiaux s'accordent avec des successions observées.

Dans cette démonstration hautement abstraite mais fort attachante, l'*objet géographique* ressort comme un couple indissociable entre une information et un lieu. G. Nicolas-Obadia soutient la thèse suivante : *il existe un espace dont les propriétés permettent de dériver à la fois l'espace géométrique et l'espace géographique*. Du coup, l'espace géographique ne serait plus une restriction ou une extension de l'espace géométrique mais un espace particulier ayant les trois propriétés suivantes : 1) il y a non-réciprocité et non-linéarité des distances entre objets géographiques ; 2) la ligne droite n'est pas forcément la distance la plus courte entre deux objets géographiques ; 3) la somme spatiale géographique des parties dans un tout est une ultra-totalisation (logique tout/parties).

La réflexion, poursuivie tout au long du livre, est en quelque sorte le résultat d'une symbiose entre le praticien (l'auteur est aménagiste dans le canton de Vaud en Suisse) et le théoricien (épistémologue d'inspiration piagétienne). Elle constitue aussi un défi raisonnable fondé sur les découvertes de la métamathématique et de la métalogue contemporaines. Un axiome spatial, cela ne se démontre pas. On montre et on prouve que, dans le champ géographique où il est employé, on le comprend et on le justifie.

Bien qu'il s'agisse d'un texte au contenu apparemment ardu, l'auteur adopte un style accessible au grand public. Les 50 modèles logico-déductifs, l'index des 357 concepts et la bibliographie directe de 198 sources seront appréciés du lecteur. De même, on ne manquera pas de s'arrêter sur la dénonciation faite, par l'auteur, à propos de la contradiction dialectique dans laquelle sont enfermés les géographes. Malgré une contestation interne à cette communauté scientifique, le style syncrético-descriptif continue à s'imposer parce que, dans notre société, la forme littéraire permet de transporter sur le plan de l'écrit le type de relation quotidienne des hommes/femmes avec les biens en général et avec les autres humains assimilés à des marchandises.

André-Louis SANGUIN
Institut de géographie
Université d'Angers

GOLDBERG, Michail A. et MERCER, John (1986) *The Myth of the North American City. Continentalism Challenged*. Vancouver, University of British Columbia Press, 308 p.

Voici un thème que j'aurais aimé traiter ; et je ne pense pas être le seul, car combien d'entre nous à l'occasion de voyages aux États-Unis se sont interrogés sur les raisons de l'atmosphère différente dans les villes des États-Unis et du Canada ? Mais anesthésiés par des ouvrages traitant de la ville américaine de façon globale, nous n'abordions que superficiellement ce sujet à l'occasion de comparaisons ponctuelles ou d'études de cas. C'est le premier mérite d'un économiste, Michail Goldberg, et d'un géographe, John Mercer, que de mettre en cause le mythe de la ville nord-américaine, à travers leurs visions disciplinaires et culturelles différentes (l'un est originaire de Grande-Bretagne, l'autre des États-Unis).

Le deuxième mérite des auteurs est d'avoir explicitement choisi une perspective globale. Afin de replacer l'évolution urbaine dans le contexte de celle des sociétés canadiennes et étatsuniennes, ils effectuent, en effet, d'audacieuses comparaisons culturelles, ethniques, institutionnelles et économiques. Cela ne va naturellement pas sans risque de caricature à propos de l'identité de chacun des pays et de ses populations. Les Canadiens sont-ils moins doctrinaires que les Américains ? Les concepts de démocratie, de libre entreprise, d'individualisme sont-ils moins ancrés au Canada qu'aux États-Unis ? Les différences d'assimilation ethnique, de la mosaïque culturelle canadienne au « melting pot », sont plus évidents, tout comme celles liées au rôle plus ou moins marqué des entreprises publiques, pour nous faire comprendre les évolutions divergentes de l'urbanisation. À travers quatre chapitres (2, 3, 4 et 5) les auteurs nous présentent ainsi, de manière générale et plus ou moins convaincante, les